L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

N° 23. — 5 JUIN 1958
68e ANNEE — (7e Série)

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'attente du monde d'aujourd'hui. — II. Jean Cavalier et les Camisards. — III. Les fouilles de Pompeï. — IV. Le poisson d'avril dans l'histoire. — V. Une faussaire : la sœur de Nietzsche. — VI. Khroutchev et les paysans. — VII. L'énergie atomique en Grande-Bretagne. — VIII. Les causes du vieillissement. — IX. Poulets en série. — X. Position présente de l'Eglise en Inde. — XI. La Vestale au nom effacé.

I

L'attente du monde d'aujourd'hui

Dans son numéro 4 de 1957, la revue *Lumen vitæ*, a donné la première place à un article écrit dans une langue vigoureuse et vivante, et qui a le titre qu'on vient de lire : *L'attente du monde d'aujourd'hui*. L'auteur est de ceux qu'on lit le plus souvent avec plaisir et profit : M. Joseph Folliet. Il s'agit d'un exposé qui a été donné au IIe Congrès de l'Apostolat des laïques à Rome.

Oui, qu'attend le monde ? A première vue, rien du tout. « Indifférence de plomb, à la fois lourde et molle », un « silence qui proclame une mort de l'esprit et même de la curiosité », « une ignorance désabusée, pire que l'ignorance païenne ».

Joseph Folliet interroge les journaux, prête l'oreille aux conversations, jette un coup d'œil sur ce qu'on nomme « la presse du cœur ». Il se mêle aux auditoires des ténors de la politique, aux lecteurs des maîtres à penser, écrivains et philosophes. Et il écrit :

« Qu'attendent du Catholicisme ces cohues dépersonnalisées, dont le visage anonyme trahit l'ennui et le désarroi, ces individus murés dans un perpétuel huis-clos, sans cesse ramenés à ras de terre par la pesanteur de leurs soucis quotidiens ?... Qu'attendent de l'Eglise catholique ces pasteurs des peuples et les troupeaux qu'ils mènent vers les auges de l'abondance ou l'abattoir d'une guerre atomique ? »

Encore une fois, rien à première vue. Et pourtant faut-il s'en tenir à ces apparences ? J. Folliet ne le croit pas. Il est frappé de bien des signes avant-coureurs qui semblent annoncer comme toute proche « l'heure de l'Eglise ».

« De fait, dit-il, au cours d'années fécondes en misères et en douleurs, pleines de situations désespérées et apparemment insolubles, combien de fois avons-nous vu venir à nous des juifs, des protestants, des musulmans, des indifférents, des sceptiques, voire des militants de l'athéisme, pour nous demander non point nos pauvres lumières, mais celles de l'Eglise, dont ils nous faisaient l'honneur de nous croire les reflets ? Et que de catholiques dans le monde, pourraient confirmer notre expérience par leur expérience propre ! »

Autres signes : le succès d'un père Lombardi, quand il parle d'un « monde meilleur », d'un abbé Pierre, quand il prêche une croisade de charité, d'un Thomas Merton, quand il expose les principes de la vie contemplative, d'un Mgr Cardijn appelant à la rescousse les jeunes ouvriers de tout pays.

Au total donc :

« Sous l'inattention massive des peuples, se fait jour une attention angoissée. »

Cela commence par une immense désillusion. Notre temps abonde en contradictions internes. Les idoles forgées par les hommes, pour remplacer Dieu, excitent *à la fois* l'enthousiasme et le doute, l'espoir et l'ironie, la confiance et l'inquiétude.

Au fond, personne n'y croit plus : les progrès de la technique, les voyages lunaires ou interplanétaires, la fabrication prochaine de la vie et a création d'une humanité supérieure, en laboratoire, tout cela parle aux imaginations, mais n'empêche pas d'entendre « comme le glissement du reptile sur les feuilles du paradis terrestre ».

La science a créé des mythes à foison, mais prenez-y garde, le fracas de la bombe d'Hiroshima a par avance ruiné les promesses de la science mythique. Mythes du progrès, de la liberté, du nationalisme, de la paix, de la révolution sociale, du bonheur à bon marché et pour tout le monde, toutes ces idoles sont vermoulues et s'écroulent d'elles-mêmes. Le mal de notre jeunesse est justement qu'elle n'a plus confiance dans la vie, qu'elle est sourdement minée par le désespoir, par le vice, par un existentialisme nihiliste.

Et c'est pour cela que « voici le temps de l'Eglise ».

Joseph Folliet en vient donc à l'essentiel de son exposé. Qu'attend le monde de l'Eglise ? Ce que seule l'Eglise possède :

En premier lieu : l'absolu de la vérité divine. C'est cela qui compte avant tout. Le monde attend de nos prêtres, mais, si possible, plus encore de nos laïques, parce qu'ils sont davantage mêlés à la foule, un témoignage à l'absolu de la vérité divine, un témoignage du Dieu qui est vérité subsistante, précisément parce qu'ils ont renoncé aux idoles.

Seule l'affirmation d'un Absolu garantit aux communautés humaines une foi, une loi, la stabilité des rapports sociaux, le respect de la personne humaine.

Soyons donc les témoins de l'Absolu : c'est notre premier devoir, le premier bienfait que nous pouvons apporter à l'humanité.

Et nous verrons alors, en second lieu, que seule l'Eglise est porteuse de liberté et d'humanisme véritables. La libération de l'homme, en effet, ne consiste pas, comme trop de nos contemporains se le figurent, dans le déchaînement des instincts, affranchis de toute règle, car après des moments de licence et d'anarchie, une telle libération se solde par des redoublements de contrainte, quand ce n'est point par un nouvel esclavage.

« Le christianisme apprend à l'homme le secret de la liberté et qu'il n'est pas de liberté sans rédemption, et que la liberté n'est pas reçue, mais conquise à la pointe de l'épée, et que l'homme seul est impuissant à conquérir cette liberté qu'il entrevoit, mais qu'il y faut le secours de la grâce, entant, sur le libre arbitre humain, la liberté de Dieu. »

Au désespoir « existentialiste », qui est de toute évidence un humanisme frustré, un anti-humanisme, le christianisme oppose un humanisme qui fait confiance à la vie, à la destinée humaine, parce qu'il fait confiance à Dieu et au Christ.

C'est seulement au sein du christianisme que prendra sa forme suprême cette « civilisation du travail », qui va devenir, nous assure-t-on, la « civilisation du loisir » qui risque de tourner à une démoralisation générale de l'espèce, et, dans un autre ordre d'idées, cette « promotion de la femme » dont il est si souvent question de nos jours et qui, hors du christianisme, court le danger de n'être qu'une déféminisation de la femme et donc un appauvrissement de l'espèce humaine.

Enfin, ce n'est que dans le christianisme que peut se résoudre le délicat problème de la « régulation des naissances » ! Sur ce dernier point, Joseph Folliet, parlant de la chasteté chrétienne, trouve des accents justes et pénétrants !

En troisième lieu, l'Eglise est messagère de charité individuelle, collective et internationale, et c'est là surtout que son action est le plus indispensable au monde. Nous mourons d'égoïsmes individuels, nationalistes, racistes, idéologiques et autres. Pourquoi ne peut-on caractériser notre temps sans employer constamment cette expression lamentable autant qu'éloquente : *la guerre froide ?* Parce que la charité est morte, parce que le Christ n'est pas connu, pas entendu, pas suivi, parce que le feu qu'il est venu jeter sur la terre est en voie de s'éteindre ! Notre temps a fait un bel effort vers la justice, mais il n'a pas travaillé dans le sens de la charité ! De nos jours, elle doit revêtir une forme planétaire : « que les collectivités nanties prennent sur leur superflu afin de permettre aux mal loties d'équiper leur industrie et leur agriculture. » En vrai fils de saint François, Joseph Folliet préconise « l'esprit de pauvreté » en opposition à l'esprit de lucre qui a régné jusqu'ici !

Enfin, ce que le monde attend de l'Eglise catholique, c'est justement l'esprit « catholique », c'est-à-dire le « sens de l'universel ».

Tout cela, il faut le lire dans l'exposé de Joseph Folliet et l'on applaudira alors volontiers à sa conclusion :

« Voilà, pour nous, l'heure du catholicisme total et plénier » ! Ce n'est plus le temps où on peut « en prendre et en laisser ». Cela veut dire, en effet, « en laisser plus qu'on en prend ».

« Le monde a les yeux sur nous et le poids de ces millions de regards nous oblige à être ce que nous sommes. »

II

Jean Cavalier et les Camisards

C'est une histoire peu banale que celle de Jean Cavalier, ce chef « inspiré » des Camisards, au début du XVIII^e^ siècle. C'est Agnès de la Gorce qui nous en parle dans *Miroir de l'Histoire* d'avril 1958, sous le titre *l'Epopée huguenote de Jean Cavalier.*

Il vint au monde le 28 novembre 1681, au Mas Roux, sur la paroisse de Ribaute (dans le Gard, canton d'Anduze, arrondissement d'Alès). Son père Antoine Cavalier, obéissant aux ordonnances royales révoquant l'Edit de Nantes (17 octobre 1685), s'était rallié à l'Eglise catholique, au moins pour la forme, mais sa mère restée huguenote, l'emmenait tout jeune aux réunions clandestines au cours desquelles, l'enfant put entendre le ministre Claude Bresson, qui prêchait la fidélité à Calvin et la haine de l'Eglise romaine persécutrice. Au cœur du jeune homme, cette haine monta au paroxysme.

Il apprend le métier de boulanger à Anduze, toute proche, mais ne le pratiquera jamais. En effet, en 1701, éclate la rébellion contre l'autorité royale. Jean Cavalier est d'abord l'initié de rites obscurs que, dans sa secte, on appelle : l'*Avertissement*, le *Souffle*, la *Prophétie* et enfin le *Don*, quatre étapes de la prise en charge par l'Esprit-Saint. Lui, il se distingue par son zèle, et il a reçu le *Don*. Mais on le dénonce. En février 1702, avec 11 autres, il fuit vers Genève. Dès juin, il est de retour. Le 24 juillet 1702, une soixantaine de paysans et d'artisans cévenols assaillent le logis de l'abbé de Langlade du Chayla, à Pont-de-Montvert, s'en emparent, soumettent l'abbé à un jugement sommaire et le poignardent. Le chef de cette bande est un forgeron, Gédéon Laporte. Il sera écrasé après trois mois de résistance et sa tête exposée, le 25 octobre, sur le pont d'Anduze.

Mais c'est alors que la vraie guerre des Camisards qu'on croyait finie, commence et le vrai chef sera Jean Cavalier. Il n'a que 21 ans, peu d'apparence extérieure, mais c'est un « prophète » et cela suffit. Son portrait nous est bien connu, car nulle tête n'a été mise à prix aussi souvent que la sienne. Une taille médiocre, mais une vigueur trapue, un corps infatigable, les yeux bleus, grands et vifs, dénotent une intelligence déliée, de la finesse et de la finasserie. Des cheveux noirs et plats rabattus en arrière, une tête rougeaude, carrée et enfoncée dans les épaules. Parfois des lueurs étranges traversent son regard, il a alors un « air égaré », tel un somnambule : il entend des voix qui lui suggèrent la tactique d'une bataille ou lui commandent un meurtre ou un massacre. Chez lui, le fanatisme se mélange à la ruse, voire à la roublardise. Il sait magnétiser une foule par des paroles qui portent, et il en impose par une force extraordinaire de silence, quand il s'agit d'ourdir une intrigue ou de monter une expédition-surprise.

Tous les autres chefs subissent son ascendant. Il est le seul vrai capitaine. Les autres sont le

tuilier Nicolas Joany, un gardien de cavales de la Camargue, qui se fait appeler Catinat, et surtout ce pauvre cardeur de laine qui prend le nom de chevalier Roland, ou comte Roland, et qui a des dons de prophète, comme Jean Cavalier. Mais si Roland excelle dans les coups de main, Jean Cavalier seul est capable de diriger une vraie bataille. Ensemble, le 15 décembre 1702, ils n'hésitent pas à envoyer, sans adresse pour la réponse, au gouverneur du Languedoc, de Broglie, la déclaration de guerre suivante :

« Nous, généraux de l'armée des fidèles, avons bien voulu vous faire savoir ce que nous demandons, c'est nos précieuses libertés que nos pères ont achetées au prix de notre sang... »

Dans le même document, la responsabilité des horreurs de la guerre est rejetée sur « les Messieurs de l'Eglise romaine », et on fait état des dons du Saint-Esprit qui sont à la source de la détermination des « fidèles ». Sans aucune formule respectueuse de salutation, le factum se termine par ces mots :

« Messieurs, nous finissons en vous souhaitant la paix de Dieu qui demeure envers tous ceux qui le craignent. »

Et c'est signé : *la Rivière du Gardon* (J. Cavalier) et *la Pierre roulante* (Pierre Laporte, dit Roland).

Pour se procurer des armes, les rebelles s'attaquent aux châteaux, avec des succès variables. Les « forces de l'ordre », comme nous dirions maintenant, s'essoufflent à poursuivre les bandes adverses dans la montagne. Il est rare qu'on puisse les rejoindre. Cependant, le 12 janvier 1703, au château de Candiac, dans la plaine entre Nîmes et Montpellier, Jean Cavalier, saisi du souffle prophétique, prêche à ses hommes et les envoûte par ses certitudes de victoire. A la tombée du jour, le comte de Broglie et le capitaine Poul atteignent les rebelles au Val de Bane. Les soldats de Cavalier ont l'avantage du nombre. Ils s'élancent en clamant un psaume de Marot — le psaume 67 — le capitaine Poul est renversé de son cheval et mis à mort à coups de fourches et de bâtons. Cavalier reste vainqueur. Broglie est disgrâcié et remplacé par le maréchal de Montrevel, en février 1703. Le maréchal s'est vanté d'éteindre au plus vite ce « feu de paille ». C'est un brutal. A peine arrivé, il apprend la nouvelle de massacres organisés par les Camisards en plusieurs villages. Peu après Jean Cavalier d'abord vainqueur à Vagnas, dans l'Ardèche, non loin de Largentière, est surpris, au même lieu par deux bataillons et battu à plate couture. Il réussit toutefois à échapper et à rallier les survivants de sa troupe.

Une seconde fois, le 29 avril 1703, il est assailli dans une métairie dite la Tour de Billot, et tenu pour mort. Mais il s'esquive de nouveau, et peu après envoie aux habitants de Lussan (région d'Uzès) le billet suivant qui est bien de son genre :

« Messieurs, vous ne ferez faute de nous préparer le dîner demain matin, sous peine d'être assiégés, et de vous mettre tous à feu et à sang et vous ne sortirez du lieu de ce soir et suis tout à vous. — Cavalier. »

L'Esprit-Saint dont ce chef se dit inspiré est un Dieu sanguinaire, « Les Camisards offrent à Dieu les incendies et les hécatombes ». La répression du maréchal de Montrevel n'est pas moins rude. Il déporte des villages entiers, fait tuer ceux des habitants qui ne veulent pas s'en aller. Il s'élève toutefois contre les excès des « Camisards blancs » qui sont des catholiques exaspérés contre les Camisards huguenots, ou « Camisards noirs ».

Le 14 mars 1704, au bord du Gardon, sous le donjon du château de Castelnau, Jean Cavalier remporte une victoire éclatante. Il n'a que 12 blessés et tue trois cents soldats et 22 officiers « presque tous gens de la première qualité ». Du coup, Montrevel est révoqué, et remplacé par l'illustre Villars. Mais avant de partir, Montrevel tient à frapper un coup éclatant. Déjà, il a mis la main sur la *Grande Marie*, prophétesse en qui Jean Cavalier a mis toute sa confiance. Fou de colère, il écrit à un catholique dont il a pris la sœur, comme otage :

« Je brûlerai tout le pays en faisant périr tout le monde, mais quant à celle-là (la Grande Marie), je n'aurais jamais de repos qu'on ne me l'ait élargie » !

On ne l'écoute pas. Elle fut jugée et condamnée à mort, puis pendue à Nîmes, le 16 mars 1704. Un mois plus tard, 16 avril 1704, Jean Cavalier subit à Nages-et-Solorgues (Gard) une défaite dont il ne se relèvera pas. Montrevel peut partir, il laisse à son successeur, qui arrive le 20 avril, une situation éclaircie. De fait, Cavalier traqué de toutes parts et encerclé, capitule, sous l'inspiration du Saint-Esprit — toujours — à Nîmes, le 16 mai 1704. Il consent à entrer dans l'armée royale pour combattre à l'étranger. Finalement, il s'évade et passe à l'ennemi. On le retrouve à La Haye, à Londres, en Irlande, mais il s'endette et vit d'expédients. En 1738 seulement, son destin se relève. Il est nommé, au compte de l'Angleterre, lieutenant-gouverneur de Jersey, mais vieilli avant l'âge il vient mourir à Londres, le 17 mai 1740, à 58 ans. « On l'enterre au cimetière de Saint-Luc. Une tombe perdue ».

III
Les fouilles de Pompeï

Un archéologue américain, ou italien au service de l'Amérique, Amedeo Maiuri, expose dans *Scientific American* d'avril 1958, le résultat des fouilles faites depuis 210 ans à Pompeï, au pied du Vésuve.

Il commence par constater qu'on a déblayé jusqu'ici 165.000 acres. Ce chiffre est stupéfiant. L'acre vaut en effet 40 ares, et la superficie dégagée serait donc de 66.000 hectares. C'est beaucoup pour une ville qui ne dépassait pas 20.000 habitants ! Autre chiffre : on a tiré de là 600.000 mètres cubes de déblais, qui ont été utilisés du reste avec avantage — comme terreau volcanique — dans les marais voisins de la rivière Sarno.

Mais reprenons les choses à la base.

L'éruption du Vésuve qui anéantit Pompéï date du mois d'août de l'an 79 de notre ère. De mémoire d'homme, le volcan n'avait pas eu d'éruption. Tous ses flancs étaient cultivés et en partie bâtis. Il y eut d'abord des explosions lançant des pierres et de la lave, qui défoncèrent les toits des maisons. L'épaisseur des pierres ponces atteignit

12 pieds. Mais quand les habitants sortirent de leurs caves pour s'enfuir, après la première explosion, ils furent ensevelis dans des nuages de cendres, dont l'épaisseur s'éleva de 6 à 9 pieds. Ce fut comme un brouillard palpable qui moula les cadavres sans en altérer les formes. Pompéï fut entièrement détruite et le site même disparut.

Ce ne fut qu'en 1748 que l'on commença des fouilles. Elles se sont poursuivies sans arrêt depuis cette date, mais avec des procédés différents. Au début, on creusait pour enrichir les musées de Naples et par conséquent on s'attaqua surtout aux centres vitaux de la ville : le forum, les théâtres, les principales maisons. A partir de 1860, ce fut l'Etat italien qui prit la suite des rois de Naples. Les fouilles furent confiées à Giuseppe Fiorelli, qui entreprit de dégager la cité entière, rue par rue et maison par maison. Quand on eut mis au jour quelques belles résidences telles que la maison des Vettii, on comprit l'intérêt qu'il y avait à laisser sur place les trésors que l'on trouvait, de façon à reconstituer autant que possible la ville telle qu'elle était au moment de sa destruction. Les résultats sont remarquables. On a pu refaire non seulement le plan de la cité mais pour les deux tiers tout le détail de ses constructions. C'est la ville antique que nous connaissons le mieux. On y peut saisir sur le vif le genre de vie d'une ville de type bourgeois, à l'époque des Flaviens.

Point de personnages importants, bien que Cicéron ait eu une villa dans les environs, point de patriciens ou de princes du commerce, mais de bons propriétaires, des manufacturiers (lainages surtout), des marchands, des artisans aisés, des transporteurs. La ville était gouvernée par un Conseil de Notables élus chaque année, en des élections menées avec toute la vivacité et le brouhaha d'une ville méridionale. Les cités les plus importantes des environs étaient Naples, Capoue, Nuceria.

Le centre de la vie citadine était, comme partout en Italie, le Forum. Il était situé à l'ouest de la ville, tout près de la porte marine, c'est-à-dire conduisant à la mer. Ce forum était considéré comme sacré. Nul véhicule n'y était admis. Il était oblong et entouré d'un beau portique ou colonnade de style grec. A l'extrémité nord du forum s'élevait un temple dédié aux divinités protectrices de la cité : Jupiter, Junon et Minerve. A l'extrémité sud se trouvaient les bâtiments réservés aux autorités de la ville, le Conseil des Notables, comme si la puissance des hommes faisait face à celle des dieux. Du côté est, les Comices, c'est-à-dire le lieu réservé aux élections, et un marché couvert. De l'autre côté enfin — vers l'ouest — un grand temple d'Apollon, le bureau de poids et mesures et la basilique, vaste hall couvert à trois nefs, servant de siège au tribunal et aux transactions commerciales.

Une ville romaine comportait, en dehors du forum et des temples majeurs, des temples moins importants, des théâtres, des bains, une palestre, un amphithéâtre. Rien de tout cela ne manque à Pompéï. En fait de temples : celui de Vespasien, le prince régnant, celui de Vénus, protectrice de la ville, celui des dieux lares publics.

Le théâtre principal était en plein air, avec des gradins et une colonnade, dans un site ravissant, face à la mer d'une part et aux Montagnes Lactées d'autre part. Un théâtre plus petit, mais couvert, représentait le passage entre l'usage ancien et l'usage moderne.

L'amphithéâtre, bien que moins vaste que le Colisée de Rome, n'en était pas moins très imposant. Il s'élevait à l'extrémité sud-est de la ville, et pouvait, sur ses gradins, contenir 20.000 spectateurs, venant non seulement de Pompéï, mais de tous les bourgs ou villages voisins. C'était là que se déroulaient les combats sanglants des gladiateurs, dont les Romains d'alors étaient si friands. Les décorations, les inscriptions, tout l'ensemble du cadre attestent la passion avec laquelle on prenait part à ces jeux horrifiants !

Non loin de l'amphithéâtre, mais plus à l'ouest, s'étendait une vaste *palestra* — nous dirions de nos jours : *terrain de sport*. Au milieu, une belle piscine, pour les compétitions de natation, tout autour des terrains pour la lutte, la boxe, en un mot tous les exercices de sport antique, résumés dans le mot : gymnastique.

Il y avait à Pompéï trois grands établissements de bains publics, organisés d'après l'évolution de ce genre d'institution. Les Bains Stabiens dataient du IIIe siècle avant J.-C., et ils sont les plus anciens que l'on connaisse en Italie. Ils comportaient outre les baignoires, une palestra et des salles pour les exercices corporels ou la récréation. Les Bains du Forum étaient plus récents et les Bains Centraux éteint en voie d'achèvement, quand la ville fut détruite. Le système de chauffage différait d'un établissement à l'autre et a pu être étudié à fond.

Mais ce qui est particulier à Pompéï, en dehors de tout ce qu'on vient d'énumérer et dont on trouve l'équivalent ailleurs, ce sont les demeures privées, que l'on a pu reconstituer presque totalement et dont l'examen nous fait pénétrer dans la vie quotidienne des habitants de l'époque.

Certaines de ces maisons témoignent d'un goût raffiné de luxe, d'élégance, de décoration et de confort. On peut dire en gros que l'art grec y a collaboré avec l'art romain. On y admire surtout soit des peintures murales d'un goût exquis, soit dans les pavements, des mosaïques d'une perfection rare. Nommons avec la maison célèbre des Vettii, la maison dite du Faune, la maison de Ménandre, etc. Signalons enfin que parmi les dernières découvertes, on a pu admirer la porte de Nuceria, conduisant au cimetière de la ville, formé de mausolées dont certains sont de toute beauté, avec des statues ou des bustes des défunts en marbre ou en tuf, et des inscriptions rappelant la carrière du mort.

Il va sans dire que les travaux des fouilles continuent jusqu'à ce que toute la cité soit dégagée de ses cendres.

IV

Le poisson d'avril dans l'histoire

Curieuse étude de Ruggeri d'Albisola, dans l'*Osservatore della domenica,* du 6 avril 1958, sur le sujet dont on vient de lire le titre.

Il paraît que l'exemple le plus ancien et le plus remarquable de « poisson d'avril » que relate la littérature antique est celui qui fut perpétré à l'encontre de Lucius dans l'*Ane d'Or* d'Apulée. On sait que cet auteur naquit à Madaure, non loin de Constantine, en 125 de notre ère. Son roman raconte la métamorphose de Lucius en âne. Il lui arrive en effet des tours bien faits pour le faire « tourner en bourrique », comme nous disons vulgairement. Et l'un de ces tours est justement un poisson d'avril.

La chose se passe à Hypatie en Thessalie, un pays célèbre pour ses sorcelleries. On y célébrait, paraît-il, la « fête du dieu Rire ». Cela consistait à inventer quelque bonne blague pour attraper les gens simples et faire rire à leurs dépens. La blague devait coïncider avec le début d'avril, commencement de l'année dans le pays. On croyait qu'une année commencée sous les auspices du dieu Rire apporterait de la joie et du rire pour tout le reste de sa durée.

Le brave Lucius donc sorti, la veille de la fête, d'un banquet que lui offraient quelques amis farceurs, tombe sur trois figures menaçantes et étranges. Il fait nuit. Lucius est à moitié ivre. Il s'imagine qu'il est en face de trois brigands, tire son glaive et les terrasse tous trois !

Au matin, c'est-à-dire au jour de la fête du dieu Rire, Lucius encore alourdi par les fumées du vin et le souvenir de son aventure, est réveillé brusquement par la police. On le traîne devant un tribunal. La foule est déchaînée. On l'accuse d'un triple homicide ! Le pauvre diable se défend, il est étranger du reste et ne connaît pas les usages du pays. Il implore miséricorde. Il explique avec des larmes ce qui lui est arrivé. Il jure qu'il a été assailli par trois énergumènes et qu'il a dû se défendre, comme c'était son droit. Mais le tribunal ne veut rien entendre et une vieille femme achève de l'accabler, en criant qu'elle est la mère des trois tués et qu'elle réclame vengeance d'un tel attentat ! Les trois cadavres sont là, recouverts d'un linceul funèbre. Le public manifeste avec violence, et, chose indigne, par des rires formidables en même temps que par des cris. Pour mieux faire les choses, le tribunal a siégé au théâtre de la ville.

Finalement, alors que Lucius tremblant attend la sentence, on soulève avec une lenteur solennelle le linceul recouvrant les cadavres et, au milieu d'un rire général et homérique, on fait voir trois peaux de chèvres, en forme d'outres, que le pauvre Lucius avait confondues avec des hommes. Des acclamations et des rires incoercibles saluent ce dénouement de la farce. C'est un « poisson d'avril » de forte taille aux dépens de Lucius qui s'en retourne chez lui salué par les quolibets de la foule!

Les Romains également avaient un temple dédié au « dieu Ridicule », dont les restes subsistent près de la source de la nymphe Egérie. En l'honneur du « dieu Ridicule », on organisait une fois l'an des farces énormes, qu'on peut rapprocher à la fois de notre « poisson d'avril » et des spectacles grotesques du Carnaval.

Pourtant nous ne voyons pas encore ce que vient faire ici l'imagerie du « poisson ». On peut supposer que la constellation des Poissons tombait, dans notre hémisphère, vers la fin de mars, ou encore que les marins avaient coutume d'envoyer à la pêche les camarades inexpérimentés, alors que le poisson est dans la période du frai et se cache au fond de la mer, pour y déposer ses œufs. Envoyer quelqu'un pêcher le « poisson d'avril » aurait eu le sens de lui imposer une fatigue inutile et de lui jouer un bon tour.

Notre article rappelle ensuite que le « poisson » était devenu le symbole des chrétiens. Tout le monde sait pourquoi : les initiales du mot poisson en grec signifient : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Tracer la figure d'un poisson sur la porte d'un chrétien, c'était le dénoncer au public païen et le vouer à des persécutions ou à de grosses farces populaires.

Mais il est remarquable que l'usage de ces bouffonneries existait aux Indes et cela depuis les temps les plus anciens. Il s'agirait donc d'un trait primitif du folklore humain. Le colonel anglais Pearce assure que pendant les fêtes des *Huli*, aux Indes, il règne dans toutes les classes de la population une allégresse extraordinaire et l'une des pratiques destinées à alimenter la joie des foules est d'envoyer des gens simples à des recherches et expéditions qui se terminent par des déceptions provoquant le rire de tous. Or, ces fêtes de Huli tombent toujours à la fin de mars.

D'autres rapprochent les farces du « poisson d'avril » des *Cerealia*, ou fêtes en l'honneur de Cérès. Les matrones couraient à tort et à travers à la recherche de Proserpine et leurs gestes baroques donnaient lieu à des rires de la part des témoins.

Selon les pays, certains thèmes de farces burlesques sont devenus en quelque sorte traditionnels et rituels.

En Sicile on envoyait un innocent chercher *la clef de l'Alleluia*, à Sienne on envoie les gamins chercher *l'agnus Dei*. En Espagne et en Amérique latine, ces farces se font non au 1er avril, mais à la fête des Saints Innocents, le 28 décembre.

En définitive, on ne sait pas au juste l'origine du poisson d'avril, mais il est sûr que cette origine est très ancienne.

Un « poisson d'avril » célèbre en histoire est celui de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en 1466. Il avait un « fou » nommé Kölling auquel il tenait beaucoup. Le 31 mars 1466, il lui promit que s'il était capable de lui faire un beau « poisson d'avril », il remplirait son chapeau de pièces d'or, mais au cas contraire, il lui ferait couper la tête ! Sur quoi, le duc, sans donner le temps au bouffon de se creuser la cervelle, le fait griser et mettre au lit ivre-mort. Au matin suivant, alors que le « fou » était encore plongé dans le sommeil, il le fait éveiller et comparaître devant la cour, en présence du bourreau.

« Tu n'as pas tenu ta promesse, lui dit sévèrement le duc. Tu n'as préparé aucun poisson d'avril. Prépare-toi donc à perdre la tête ! » Tout tremblant, le fou pose sa tête sur le billot et le bourreau, mettant vite de côté sa hache d'exécution, le frappe avec un magnifique saucisson. Et tous d'éclater de rire ! Mais qu'arrive-t-il ? Kölling

s'est écroulé. Il semble mort ! Tous les assistants restent pétrifiés. Le duc se précipite. Il craint que son cher bouffon soit mort de peur. Il s'incline, lui parle avec affection et presque avec des larmes, quand soudain le « fou » se redresse en riant et dit : « Voici mon chapeau ! Je vous ai fait mon poisson d'avril ! Il faut me le remplir d'or ! » Et tous de rire de nouveau !

Il est clair que si on voulait raconter tous les « poissons d'avril » de l'histoire, il y faudrait des volumes. Nous pouvons donc en rester là.

V

Une faussaire : la sœur de Nietzsche

Sous le titre : « *Le surhomme était une femme* » Ettore Squarzi dénonce dans la revue illustrée italienne *Orizzonti* du 20 avril 1958, ce qu'il appelle « l'une des plus extraordinaire falsifications que rapporte l'histoire littéraire ».

Rappelons les faits. Frédéric Nietzsche, le célèbre philosophe, né en 1844, et professeur de philologie à l'Université de Bâle dès 1868, mais obligé de quitter l'enseignement, en 1879, pour raison de santé, devint subitement fou vers la fin de décembre 1888. Il ne devait cependant mourir, à Weimar, que le 25 août 1900.

L'épisode lamentable et grotesque de sa chute dans la démence eut pour cadre une ville italienne : Turin. La philosophie, las de voyager de la Riviera française et italienne à Rome, Naples, le lac de Garde et l'Engadine, était venu à Turin pour y corriger les épreuves de son livre intitulé *Volonté de Puissance* — pièce maîtresse de sa doctrine du « Surhomme ». Il en était encore à la première partie de l'ouvrage qu'il avait intitulé *l'Antéchrist* et au chapitre : *Ecce homo,* il avait posé la plume pour faire un tour de promenade. Mais à peine était-il arrivé à la Piazza Carlina, au revers de Carignan, qu'on le vit se diriger soudain vers une voiture de place. A la stupeur des passants, au lieu de monter dans la voiture, il embrassa le cou du cheval qui était paisiblement en train de manger sa ration matinale d'avoine. On vint à lui, on constata qu'il était fou ! De cet instant, cet homme qui avait si hautement condamné l'esprit du christianisme comme esprit d'obéissance, d'humilité, de soumission à Dieu, de charité universelle, cet homme qui faisait profession de ne plus croire qu'en l'homme, tombait audessous de l'humanité. Il fut rejoint à Turin par le seul ami qui lui restait, le musicien Peter Gast, ramené en Allemagne en sa maison de Weimar. Sa folie était douce et totale, on le garda chez lui, sans le mettre dans un asile.

Mais alors sa sœur Elisabeth Nietzsche, mariée à un professeur nommé Bernard Förster et habitant le Paraguay, accourut à Weimar, revendiqua la possession de tous les papiers, notes et manuscrits de son frère devenu inconscient, les enleva à Peter Gast, et se mit à cultiver la gloire de ce frère transformé par la démence en mort-vivant. Elle fonda des Archives nietzschéennes à Weimar, ouvrit un salon littéraire qui devint en peu de temps l'un des plus fréquentés et des plus importants d'Allemagne. De temps en temps, elle exhibait son frère en robe-de-chambre, mais que rien ne pouvait tirer de son hébétude.

Ce n'est qu'en rappelant ces détails fort connus du reste que l'on peut comprendre comment il fut donné à Elisabeth Förster de « tripoter » librement les papiers de son frère et, soit durant sa vie, soit surtout après sa mort en 1900, de falsifier audacieusement les documents qu'elle publiait sous son nom. Le fait de ces falsifications a été découvert tout récemment et révélé par le professeur Karl Schlecta, de l'Université de Münich, qui, après la mort d'Elisabeth Förster, survenue en 1935 seulement, a travaillé durant vingt ans sur les manuscrits de Nietzsche. Il a voulu rendre aux documents falsifiés par Elisabeth — c'est-à-dire interpolés, détruits ou fabriqués de toutes pièces — leur teneur originelle.

N'oublions pas qu'Elisabeth, avec le concours de Gast publia, de 1895 à 1901 — donc avant la mort de son frère et un an après — l'édition de ses *Œuvres complètes* en 16 volumes, puis sa *Correspondance complète,* en 5 volumes, de 1900 à 1909, enfin sa vie en 3 volumes de 1895 à 1904.

Pour comprendre ce qui se passa, il faut se souvenir que Nietzsche fut un auteur très fécond mais tout à fait désordonné. C'est ce qui permit à sa sœur d'opérer dans ses papiers toutes les transformations qui lui passèrent par la tête. Elle obéissait en cela à deux puissants motifs : un nationalisme germanique outrancier et un désir maladif d'apparaître devant la postérité comme la confidence intime du philosophe devenu si célèbre.

Les relations entre Nietzsche et les Förster avaient été jusque-là plutôt tendues. Bernard Förster appartenait à un cercle *raciste* de Bayreuth, et il était tenu en mince estime par son beau-frère qui ne cacha pas sa satisfaction quand le couple alla s'établir au Paraguay pour y fonder une éphémère colonie de Germains de race pure ! Bernard Förster fit des dettes se vit pourchassé par les agriculteurs du pays et se suicida. Elisabeth avait en vain sollicité des secours de son frère. Il est donc bien évident que Nietzsche n'approuvait pas les idées racistes de son beau-frère.

Mais quand Elisabeth, accourue à Weimar, se vit libre de travailler sur les papiers et notes de son frère, elle n'hésita pas à les arranger à sa guise en vue de leur faire dire ce qui était cher à son cœur à elle. Et ce fut bien autre chose quand le racisme devint la mode que l'on sait, en Allemagne et en Italie, avec Hitler et Mussolini.

Elisabeth, toute pénétrée des idées nationales-socialistes dont Hitler devait faire la base de son ascension au pouvoir, contribua de tout son pouvoir à l'expansion du nazisme, en tirant des écrits de son frère des textes qui le révélaient antisémite convaincu, raciste germanique, nationaliste outrancier.

Et pourtant les spécialistes de Nietzsche, ceux qui avaient étudié ses œuvres, avant qu'Elisabeth Förster y mît la main, ne pouvaient douter que Nietzsche eût condamné formellement l'antisémitisme, le racisme et tout ce qui s'ensuit. Il admettait au contraire ce qu'on nomme « l'éternel retour », c'est-à-dire la récurrence cyclique de tous les événements et de tous les actes de ce qu'on nomme l'histoire.

Naturellement, tous les théoriciens du nazisme, Rosenberg, Ziemer, Gœbbels, Mussolini lui-même regardèrent Nietzsche — celui de sa sœur — comme le grand précurseur. Elisabeth envoya à Hitler la canne dont Frédéric Nietzsche avait coutume de se servir au cours de ses promenades et qu'il avait à la main, quand il tomba dans la démence, à la piazza Carlina de Turin.

Or, un jour Karl Schlecta entra en possession d'une lettre écrite par le philosophe à sa mère, alors qu'il était professeur de philologie à Bâle. Dans cette lettre, il condamnait formellement l'antisémitisme. Schlecta commença à soupçonner la fraude opérée par Elisabeth. Il se livra donc à une œuvre systématique de révision des manuscrits et découvrit, avec une certitude irréfutable, qu'une bonne partie de la correspondance publiée par Elisabeth avait été manipulée par ses soins, alors que son frère vivait encore. Il constata aussi qu'en 1882 Nietzsche avait fait la connaissance d'une jeune fille de vingt ans, Lou von Salumé, et qu'il avait résolu de l'épouser. Mais sa sœur, craignant sans doute de perdre son empire sur lui, l'en avait détourné en lui fournissant sur le compte de cette jeune fille des renseignements — aujourd'hui démontrés faux — qui lui en donnaient une opinion repoussante.

Après un tel exploit, on comprend qu'Elisabeth, plus tard, n'ait pas eu de scrupule à travestir les opinions philosophiques de son frère, de manière à y créer un racisme et un nazisme fait sur mesure et qui devait plaire à Hitler et à Mussolini.

Les spécialistes vont donc avoir à débrouiller ces imbroglio. La philosophie nietzschéenne n'avait pourtant pas besoin de ces avatars, pour être suspecte à toute intelligence saine et droite !

VI

Khroutchev et les paysans

Dans la *Civilta cattolica* du 5 avril 1958, le P. U. A. Floridi traite avec une solide documentation de l'un des problèmes majeurs — à ce qu'il semble — en U.R.S.S. : *Khroutchev et les Paysans.*

La situation toute nouvelle que le dictateur russe a su se créer lui permet d'agir avec une liberté qu'il n'avait pas encore jusque-là. Il a si bien su condamner « le culte de la personnalité », qu'il a rénové ce culte en sa propre personne. Il a écarté tous ses concurrents. Il sait rejeter sur eux tous les mécomptes dont se plaint le peuple russe. Il a concentré sur sa puissance et son action tous les espoirs de la nation. Les écrivains, les artistes, les intellectuels ne jurent plus que par lui. Il s'est trouvé récemment un maréchal : A. Eremenko, pour attester que le véritable héros de Stalingrad ne fut pas Joukov, si décoré qu'il ait pu être avant de se voir mis au rancart, mais Khroutchev lui-même. Et le 22 février dernier, Khroutchev s'est montré dans une parade militaire, en costume flambant neuf de maréchal russe : on aura tout vu ! Mais Khroutchev est surtout le premier économiste de Russie. Il a donné sa mesure, à ce titre, en formulant, le 30 mars 1957, ses thèses sur la réorganisation de la planification de l'industrie.

Acclamé le 27 mars dernier comme premier ministre de l'U.R.S.S., il est devenu, comme Staline, « le père des peuples ».

Mais le champ où il opère avec prédilection est celui de l'agriculture. C'est lui qui, dès 1950, proposa le regroupement des kolkhozes et la création de grandes « cités agricoles ». Désavoué alors par Staline, puis par Malenkov en 1952, au XIX^e^ Congrès du parti, il ne s'est pas donné pour vaincu. Et le 3 septembre 1953, peu de mois après la mort de Staline, il traçait, dans un grand discours au *plenum* du Comité central, un tableau assez sombre de l'état de l'agriculture et des M.T.S. — Stations de machines et tracteurs — en en attribuant le mauvais fonctionnement au peu d'attention que l'on portait aux intérêts des paysans.

A cette date, il lance la campagne de défrichement des terres vierges de Sibérie, il prescrit de semer d'immenses étendues de maïs, il répartit un peu partout des milliers d'agronomes, techniciens et mécaniciens dans les kolkhozes et les M.T.S. ; ils exhorte les paysans à augmenter rapidement le patrimoine en bétail du pays, et donne comme objectif à tous de rattraper en peu d'années, puis de dépasser les Etats-Unis dans la production du lait, du beurre et de la viande. D'autre part, dans les kolkhozes, il réduit et supprime parfois les concessions de jardins et de bétail accordées aux familles particulières et propose la multiplication des *sovkhozes* ou grandes exploitations étatisées.

Qu'est-il arrivé depuis ? L'année 1956 se trouva être une année *record* pour la récolte. Mais 1957 fut au contraire une « année difficile ». Les promesses faites par Khroutchev ne se sont pas réalisées. Les régions de l'Oural, du Kazachstan, de la basse et moyenne Volga ont souffert d'une sécheresse qui ne leur est que trop ordinaire. Bref, la récolte fut très déficitaire. Le total des céréales en 1957 atteignit 367 millions de quintaux. Si on songe qu'en 1913, sur une surface et avec une population très inférieures, elle avait été de 801 millions de quintaux, on se rendra compte du fait que le communisme a fait perdre à la Russie la réputation d'être « le grenier de l'Europe ».

Nikita Khroutchev ne se décourage pas pour autant. Ayant constaté que le défrichement des régions vierges de Sibérie n'avait pas donné les résultats espérés, il a découvert que dans les kolkhozes et les sovkhozes du pays, on était loin d'exploiter au maximum les possibilités des terres cultivables. Il ne dit pas que l'on a enlevé bien des bras à ces domaines pour cultiver les « terres vierges ». La presse soviétique reconnaît qu'il faut faire machine arrière, renoncer aux terres vierges, au moins partiellement et momentanément, parce qu'elles sont trop sujettes à la sécheresse et à l'érosion par les vents sibériens, en sorte qu'en deux ou trois ans elles deviennent stériles.

Il y a donc eu de fausses manœuvres, chez les Soviets. De nouveaux transferts de main-d'œuvre s'imposent. De graves incidents du reste ont éclaté entre la population du Kazachstan et les « pionniers » des terres vierges. Il a fallu sévir. Mais Khroutchev refuse de reconnaître ses erreurs. Il les rejette sur les autres. Le ministre de l'agriculture, Vladimir V. Mackevitch, s'est rendu aux

U.S.A., pour y étudier la culture du maïs. A son retour il a proposé la division de la Russie en 39 zones agricoles, dont chacune devrait se limiter aux produits en céréales et en bétail qu'elle peut réaliser en masse. Il a fallu 40 ans de dictature communiste pour découvrir cela ! En attendant, le Comité central se plaint : 1° de la productivité infime en beaucoup de régions — 9 à 10 quintaux à l'hectare ; 2° des pertes et gaspillages énormes de récoltes pendant la moisson et les transports — 25 à 30 % de pertes ! Comment expliquer de tels abus ? — longueur excessive des travaux de la moisson, — retards du secteur des transports, — inexpérience du personnel, — brièveté de l'été au point que les moissons sont parfois recouvertes de neige, — recours à une main-d'œuvre ignare formée d'étudiants ou d'employés des villes ne sachant rien du travail agricole, etc.

Quoi qu'il en soit, en dépit de l'abondance de 1956, la mauvaise année 1957 a fait fondre les stocks et le nombre des vaches laitières n'a pas pu croître comme on le désirait : un million de têtes dans les kolkhozes et les sovkhoses, contre un million trois cent mille, dans le secteur privé.

Actuellement, l'U.R.S.S. ne possède que 31 millions de vaches laitières, dont 14 dans les kolkhozes et les sovkhoses et 17 dans le secteur privé, contre 33.200.000 en 1928, en l'année qui précéda la collectivisation des campagnes. Il sera difficile d'atteindre les 40 millions en 1960 prévus par le plan quinquennal.

Le rapport au Congrès du parti déclare que la production de lait a doublé en trois ans et qu'elle a atteint, en 1957, 20.500.000 tonnes. Pourtant le rapport signale que le lait soviétique a une teneur basse en graisse — est-ce que, par hasard, pour arriver à la norme imposée, les paysans y mettraient de l'eau ? — Le même rapport reconnaît que la production de viande est très en retard, — 6.560.000 tonnes contre 17.200.000 tonnes aux U.S.A. Notons pourtant que dans la « viande » on fait entrer, en Russie, la volaille, les lapins, le gibier, tandis qu'aux U.S.A., il s'agit uniquement de la viande de boucherie. En Russie, en 1956, on a eu 32 kg 300 de poids vif de viande par tête, soit 22,600 de poids utile, et aux U.S.A. six fois plus !

Mais Khroutchev n'en veut pas démordre : la Russie doit égaler et bientôt dépasser les U.S.A. Pour cela, à Minsk, le 22 janvier 1958, il a prononcé un grand discours où il préconisait la suppression des stations de machines et tracteurs, dont le matériel devrait être acheté par les kolkhozes. Cette proposition a étonné les occidentaux, mais aussi provoqué en Russie de graves discussions. Les paysans se méfient. Ils de demandent si c'est bien leur intérêt que l'on poursuit ou seulement un tour de vis de plus de la collectivisation des terres. Les kolkhozes, une fois en possession des machines et tracteurs, qu'ils auront payés bien cher, ne risquent-ils pas d'être progressivement ou même d'un seul coup transformés en sovkhozes, c'est-à-dire en fermes d'Etat ? Il y a sûrement déjà une tendance dans cette direction. Les paysans se laisseront-ils faire ? L'un des écrivains russes qui connaissent le mieux la mentalité paysanne, Pasternak, dans son roman récent : *Le Docteur Zivago*, où il atteint à la puissance de Dostoievski et de Tolstoï, nous assure que les paysans soviétiques sont les plus difficiles à « communiser », plus difficiles encore, dit-il, que les intellectuels eux-mêmes ! De fait, en Ukraine et en d'autres régions, on signale des mouvements de paysans contre l'extension des kolkhozes et contre la collectivisation forcée des vaches laitières appartenant aux paysans. Khroutchev leur fait bien des promesses. Mais ils savent que l'Etat communiste excelle à reprendre d'une main ce qu'il a donné de l'autre.

VII

L'énergie atomique en Grande-Bretagne

La revue *Scientific American* de mars 1958 a publié un intéressant article de Sir Christopher Hinton, sur le développement de l'*Energie atomique en Grande-Bretagne*. Il s'agit de l'énergie atomique employée à des fins pacifiques. Pratiquement, cela veut dire : énergie de remplacement pour la production d'électricité dans les usines et les maisons particulières. L'auteur de l'article est précisément l'auteur responsable, pour la Grande-Bretagne, de la création des établissements de production d'énergie atomique.

Le 17 octobre 1956, la reine Elisabeth inaugurait officiellement la station d'énergie atomique de Calder Hall, la première du genre en Angleterre et dans le monde. Par cette inauguration, la Grande-Bretagne prenait la tête des peuples dans ce domaine qui est celui de l'avenir. Sir Hinton rappelle comment elle a réussi dans son effort sur ce point.

A la fin de la guerre, on se trouvait pratiquement à zéro dans ce domaine. Quelques spécialistes anglais avaient travaillé aux U.S.A. D'autres, à Chalk River, au Canada. Mais l'Angleterre ne comptait qu'un ou deux ingénieurs ayant l'expérience du travail dans le domaine atomique. D'autre part, le Mac Mahon Act, aux U.S.A., interdisait toute information sur ce point aux alliés des Etats-Unis.

Vers la fin de 1945, la décision fut prise de créer un centre de recherche atomique à Harwell — à l'ouest de Londres. Sir Hinton fut chargé d'organiser des établissements d'énergie atomique industrielle. Un bureau fut ouvert à Risley, près de Manchester, le 6 février 1946, avec un total de 18 personnes. Tout était à inventer dans le domaine pratique. Il fallait choisir entre les différents modérateurs, graphite ou autre, et les réfrigérents — par eau ou par le gaz. Cela posait des problèmes d'une difficulté inouïe. On savait que les moyens employés aux U.S.A. s'étaient révélés si instables, que, pour éviter tout danger pour les populations, il avait fallu chercher des régions inhabitées pour les installations. Aux U.S.A. cela était aisé. En Angleterre, pays restreint et de densité populeuse abondante, c'était moins commode. A l'automne 1947, on commença la construction de deux réacteurs à Windscale, station isolée, sur la côte ouest faisant face à l'Irlande du nord. Le travail était achevé dans la première moitié de 1950. En face de Windscale, sur les bords de la

iver Calder, et dans une propriété appelée Calder all Farm, on bâtit un nouveau réacteur, produint du plutonium, puis un second, au même lieu, eu après. En 1956, on construisit de même un ntre à Chapel Cross, dans l'Ecosse du sud.

Peu à peu, l'expérience grandissant, les espoirs le réalisations se multiplièrent. La demande de plunium par la Défense nationale s'élargissait. On isait donc du plutonium et la production d'élecricité n'était qu'un sous-produit non négligeable les centres en activité.

Le plan établi à long terme prévoyait la création de 12 stations en 1965, capables de produire, utre le plutonium, entre 1,8 et 2 millions de kiloatts, soit l'équivalent de ce que produiraient 5 à millions de tonnes de charbon en un an. Mais, n devrait arriver, en 1975, à une production énergétique équivalente à celle de 40 millions de tonnes de charbon.

On a donc de grandes ambitions en Angleterre et on envisage même la possibilité de pouvoir exporter de l'énergie atomique un jour.

Dans l'intervalle de ces travaux et plans, on ontacta quatre des plus importants producteurs d'électricité par les procédés anciens, en Angleterre, pour leur demander une collaboration et au besoin une transformation de leurs méthodes de production électrique. Il fallait pour cela former des ingénieurs spécialisés. On en forma. On devait aboutir à la création de stations industrielles d'énergie atomique. En décembre 1956, on en établit deux : l'une à Bradwell sur l'estuaire de la Tamise, l'autre à Berkeley, sur la Severn. Les résultats obtenus furent très encourageants, si bien que le plan actuel prévoit la construction de stations pouvant produire, en 1966, de 5 à 6 millions de kilowatts.

Jusqu'ici, l'électricité produite à Calder Hall, première station en marche, et qui, répétons-le, ne donne l'électricité que comme un produit accessoire, a un prix de revient de 10 % plus élevé que l'électricité courante. Mais il est probable que ce prix baissera tandis que celui de l'électricité par le charbon augmentera. Il est clair qu'il faut serrer de très près les dépenses d'installation et d'entretien, pour abaisser le prix de revient de l'électricité d'origine atomique. Mais tout prouve que les expérience faites à Calder Hall et les calculs qu'on en a tirés seront fructueux avec le temps.

Pour démontrer la priorité de l'Angleterre, en ce domaine, il suffit de rappeler que Calder Hall a été inauguré, on l'a dit, le 17 octobre 1956, alors que les premières productions en quantité appréciable d'électricité d'origine atomique, aux U.S.A., ne l'ont été, à Shipping-Port, qu'en décembre 1957. Calder Hall fonctionne maintenant depuis 18 mois. Il est raisonnable de dire que partant de zéro, en 1946, la Grande-Bretagne a fait un bon bout de chemin, à l'heure qu'il est, puisqu'elle a pu se mettre à la tête de la production électrique d'origine atomique, en précédant les U.S.A. eux-mêmes.

Mais Sir Hinton s'empresse d'expliquer pourquoi les Anglais ont dû faire plus vite que les Américains. Il serait absurde, déclare-t-il, de penser que cela vient d'une insuffisance dans la recherche aux U.S.A. D'après toutes les informations que l'on a, ou croit avoir, on a l'impression que la recherche est même quelque peu en avance, aux U.S.A., sur la Grande-Bretagne. Et on ne saurait davantage attribuer le retard de la réalisation, aux U.S.A., à une difficulté pour passer du domaine de la recherche pure à celui de l'industrie pratique. Les Américains ont montré durant la guerre et après la guerre qu'ils ne le cédaient à personne, sous ce rapport non plus. Du reste, n'ont-ils pas eu les premiers sous-marins atomiques ?

La véritable raison de l'avance britannique, dans le domaine de la production de l'électricité, ce n'est pas autre chose que le facteur nécessité. Les ressources des Anglais en charbon s'épuisent vite. Toute leur énergie pétrolière est importée. Les Américains ont au contraire et le charbon et le pétrole. Ils n'étaient pas bousculés par le besoin d'aller vite. Les Anglais étaient, eux, contraints de se dépêcher. Ils ont mis en commun la science et l'habileté pratique. Ils ont eu des savants et des ingénieurs de première classe et la collaboration entre les deux s'est révélée féconde.

L'énergie atomique industrielle est en marche. Mais elle a une longue route à faire !

VIII

Les causes du vieillissement

Nous vieillissons tous, c'est un fait. René Sudre, dans *La Revue des deux-mondes* du 1er mai, examine « *Les Causes du Vieillissement* ». Il utilise pour cela quelques ouvrages récents : *La Lutte contre la Mort* de Métalnikof, — *A la Conquête du troisième Age* du Dr Hugues Destrem, — *Le Secret des Parques* de Bernard Heuvelmans, — *Regards sur l'Organisme vivant* de Léon Binet. Tous ces livres s'échelonnent de 1937 à 1958. C'est dire que la question du vieillissement occupe un certain nombre de graves esprits.

Un premier point à constater, c'est que la loi du vieillissement est universelle. L'univers physique lui-même est en voie continuelle de vieillissement. Inutile de remonter au vieil Héraclite pour constater que « tout s'écoule » et qu' « on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ». Nous avons mieux que cela avec la fameuse loi de Carnot sur la « Dégradation de l'Energie ». Le vieillissement des êtres vivants n'est en somme qu'une application de cette loi. Ou plutôt, la vie est une protestation contre la dégradation de l'énergie, puisqu'elle est de prime abord une remontée, un sursaut, mais qui ne dure qu'un temps, car l'élan vital finit toujours par se dégrader à son tour, en un mot par vieillir. C'est en ce sens que Bichat aimait à dire que la vie est l'ensemble des forces qui luttent contre la mort.

Tout vieillit, premier point. Mais le vieillissement est très inégal selon les espèces. Il est des vertébrés qui vivent plus longtemps que l'homme, alors que le caractère précieux de l'existence humaine aurait pu faire espérer le contraire. On croit que la baleine, l'éléphant, la tortue marine peuvent vivre deux cents ans. Le crocodile durerait même trois cents ans. Chez les oiseaux, le cygne, la cigogne, l'aigle, le perroquet, le corbeau deviendraient sans peine centenaires.

Nous ne savons pas trop ce qu'il faut penser des patriarches antérieurs à Noé dont la Bible nous dit qu'ils vivaient des centaines d'années, — Mathusalem, 969 ans ! Virgile attribue mille ans à la Sibylle d'Erythrée et celle de Cumes, selon lui, aurait vécu plus de 700 ans. Mais Pline et Suétone (parlant du recensement auquel se rattache la naissance du Christ — celui d'Auguste et non de Titus, comme dit notre article —), affirment qu'on y trouva 63 vieillards de 110 ans, 4 de 120, 10 de 125 à 135, 3 de 140. Aujourd'hui encore, nos journaux citent de temps à autre des phénomènes de longévité. On sait qu'on présenta à Louis XVI, en 1789, un vieillard des monts du Jura, qui avait 120 ans. Interrogé par le roi comment il avait fait pour devenir si vieux, il aurait répondu : « Sire, j'ai mangé des *gaudes* ». On appelait ainsi et on appelle encore de la bouillie de farine de maïs.

La longévité végétale l'emporte de loin sur l'animale. Le chêne, le hêtre, le sapin, le mélèze, l'if, le cèdre et surtout le tilleul vivent des siècles. On connaît des tilleuls de 1800 ans. Le baobab et le sequoïa se prolongent durant des millénaires.

Par contre, les bactéries ont une vie très courte mais indéfiniment transmissible. C'est l'espèce ici qui vieillit très peu. On peut soutenir que le phénomène de la mort individuelle n'apparaît qu'avec les invertébrés supérieurs, insectes, crustacés et mollusques, puis avec les vertébrés.

Mais quelles sont finalement les causes du vieillissement ? On l'ignore. Pour Métalnikof, c'est la disparité de résistance des tissus corporels qui est la cause principale. Il se produit dans l'organisme une division du travail très poussée. Les tissus se spécialisent et il s'ensuit que les plus nobles d'entre eux sont faibles. Les tissus conjonctifs sont les plus forts. Mais les tissus nerveux et glandulaires sont plus sensibles aux poisons organiques fabriqués surtout dans le gros intestin. C'est pour cette raison que l'on préconise si généralement l'usage du lait caillé ou du yogourt bulgare, auquel on attribue le pouvoir de purifier la flore intestinale.

La chirurgie ultra-moderne a bien la prétention de rajeunir les organes vieillis soit par la greffe, soit même par le recours aux polymères du genre nylon ; mais, comme dit M. Sudre, « cette entreprise hardie est encore très peu sûre. »

Auguste Lumière avait, de la « sénescence », une explication qu'il estimait plus profonde. Il faisait appel à ce qu'il nommait la « floculation des colloïdes ». Cela veut dire que les particules protéiques très petites qui constituent les tissus vivants, ont une tendance à s'agglomérer avec le temps, à se former en flocons, ce qui crée des états morbides. Quand l'activité cellulaire de la jeunesse se ralentit, la floculation se produit fatalement. Lacassagne est du même avis :

« La vieillesse, dit-il, est un trouble colloïdal, la maladie des colloïdes de l'organisme, du protoplasma et des substances interstitielles. »

Mais peut-on freiner cette floculation ? Si un pouvoir existe en ce sens, il est dévolu au système nerveux. Certains auteurs estiment que « l'activité cérébrale est un frein très puissant de la sénescence ». On admet d'autre part que les causes de vieillissement habituelles sont celles qui diminuent l'équilibre nerveux : les émotions, la hâte, les soucis et les préoccupations de chaque jour. Nous sommes au siècle de la vitesse. Tout ce que les progrès de l'hygiène ont gagné sur la mort prématurée est en partie perdu par l'usure nerveuse de l'agitation. Un moyen de vieillir donc — avec l'activité cérébrale — est le calme, le silence, la paix, le repos. Au désert, au temps de saint Antoine, on vivait centenaire.

Mais la découverte des hormones, c'est-à-dire des sécrétions internes provenant de nos glandes a conduit à la recherche de nouveaux remèdes contre le vieillissement. Le professeur Léon Binet a rendu compte d'expériences sensationnelles par lesquelles il a rajeuni des vieillards qui tombaient dans le gâtisme total :

« Il suffit d'implanter sous la peau l'hormone masculine qui est préparée chimiquement. D'autres résultats excellents ont été obtenus avec des caséines iodées et des extraits de thyroïde, qui relèvent les échanges respiratoires et entravent la perte de poids des vieillards. »

Toutefois, c'est là une médication d'un emploi très délicat.

On se sert aussi de l'hypophyse pour le rajeunissement. On a beaucoup parlé, un temps, du sérum de Bogomoletz, issu des théories de Metchnikof. Ce sérum était obtenu par des injections faites au cheval d'une émulsion de rate et de moelle humaine, et on s'en servait pour rajeunir l'homme. Il a donné de bons résultats pour la cicatrisation des plaies, « mais il n'a pas les mirifiques propriétés qu'on lui a prêtées ».

Il y a donc encore bien des découvertes à faire dans le domaine des stimulateurs chimiques. Et il est plus sage de rester sceptique sur la régression du phénomène de vieillissement qui reste soumis à la loi inexorable du temps.

Ce qui est certain, c'est que l'âge moyen de la mort a fortement reculé, avec les progrès de la médecine. S'il n'y avait pas tant de morts accidentelles par l'automobile, presque toujours chez des jeunes, cette moyenne serait encore meilleure. Si la courbe de longévité avait poursuivi son avance, la moyenne aurait été de 100 ans, vers l'an 2.000. Mais il est très peu probable que l'on y arrive.

Conclusion : « Vieillit-on par son cœur ou son intestin, par son cerveau ou par ses humeurs, la biologie, la médecine n'en savent rien. La seule certitude scientifique est qu'on vieillit et qu'il n'existe aucune fontaine de Jouvence. »

IX

Poulets en série

Il paraît qu'un bon nombre de consommateurs de poulets, depuis quelque temps, se posent la question : « *poulet ou poisson ?* » Certains poulets auraient le goût de poisson ! Mais d'autres se demandent s'il ne faudrait pas écrire : « *Poulet ou poison ?* » C'est au fond ce que veut dire Gérard France, dans *Science et Vie*, de mai 1958, quand il écrit un article sous ce titre : « *Poulets en série : danger public ?* »

Hâtons-nous de dire qu'il conclut par la négative. Non, le poulet que nous appelons couramment « poulet de batterie », même s'il n'a pas

la saveur du bon poulet d'autrefois, n'est pas un danger public. Mais il sera bon d'examiner de près les raisons que l'on avait de le craindre.

La France est, en Europe, la plus grosse consommatrice de poulet : 6 kg 900 par an et par habitant, contre 2 kg 7 en Angleterre, 2 kg en Belgique, 1 kg 9 en Italie, 1 kg 200 en Allemagne.

L'aviculture a monté en peu d'années au troisième rang des productions agricoles de France. Son chiffre d'affaires s'élève à 300 milliards, contre 510 pour la viande et 500 pour le lait et les produits laitiers. Il dépasse les céréales, 200 milliards, le vin 220, la pomme de terres 59 milliards.

Les grandes régions avicoles de France sont la Bretagne, la Vendée, le Bordelais, les Landes, la région de Toulouse, la vallée du Rhône, la Bresse, la Drôme et le Midi.

Il va de soi que toutes les volailles ne sont pas de la même qualité. Certains poulets vendus sans marque et sans emballage de cellophane ont un goût de poisson. C'est un fait reconnu. Mais c'est à l'acheteur de se méfier et de savoir choisir son fournisseur. Ceux qui vendent du poulet-poisson sont des aviculteurs connaissant mal leur métier.

Les très bonnes farines de poisson sont très chères. On les fait venir de Norvège et de Suède. Mais les farines ordinaires, beaucoup moins coûteuses imprègnent la chair du poulet d'un goût très prononcé et peu agréable de poisson. Un bon éleveur sait doser sa farine de poisson. Dans l'élevage en série, on veut « forcer » le poulet, c'est-à-dire faire un poulet en 9 ou 10 semaines au lieu de 3 à 4 mois. Pour cela, deux choses essentielles : l'hygiène et l'alimentation. Cette dernière doit être étudiée de très près. Pour 1000 kg de pâtée, on broie soigneusement 770 kg de céréales (maïs, orge, blé, gros son, arachides) ; 170 kg de matières protéiques (viande 25 kg, poisson 40, lait 40, luzerne 45, levure de bière 20, vitamines et autres 60 kg).

Au total le poisson ne figure donc que pour 40 kg par tonne. Si l'on calcule qu'il faut en moyenne 3 kg 500 d'aliment complet pour 1 kg de poulet, on constatera que le poulet d'un kilo n'aura absorbé que 140 grammes de poisson.

Peut-on dire que le poulet ainsi préparé n'est pas au moins aussi sain que le poulet de ferme qui souvent a vécu sur le fumier et qui a mangé beaucoup de vers ?

« La farine de poisson, dit notre article, à tout prendre, est préférable à la faune des crottins. »

Seulement, pour faire un bon poulet, il faut recourir à la castration. Jadis on la faisait par opération chirurgicale, aujourd'hui on a recours à la castration chimique, procédé plus avantageux, moins barbare, laissant l'animal plus calme et évitant les pertes. Pour cela, on inocule à côté de la crête un « pellet » de 10 à 15 milligrammes de stilboestrol ou hexoestrol. La pastille se dissout et passe dans le sang. La transformation du poulet est incroyable. La graisse se développe, les fonctions sexuelles sont arrêtées. On obtient le chaponnage, sans verser de sang.

Pourra-t-on incriminer ce traitement pour déclarer que le consommateur court des risques ? Pas le moins du monde. « Il faudrait manger 40 kg de poulet par jour » pour que les effets de la castration chimique entrent en ligne.

Une réserve s'impose pourtant :

« Le professeur Brion recommande aux ménagères de ne jamais faire cuire la tête du poulet, moins encore de la manger, si tant est que quelqu'un en eût envie »

Ne faites donc pas ce que l'on voit parfois : l'ouverture du crâne de la bête, pour manger la cervelle.

Il paraît cependant qu'une campagne contre le chaponnage se développe. Et elle s'ajoute à la campagne contre l'emploi des antibiotiques.

On sait comment cela a pris naissance : on donna des antibiotiques (pénicilline, bacitricine, etc.) dans un but préventif. Mais on fut stupéfait de constater que les antibiotiques favorisaient la croissance d'une manière inattendue. Les gains sont de l'ordre de 10 à 20 %, et même de 30 % pour le dindonneau. On ne sait absolument pas à quoi attribuer cette action. Mais il était trop tentant de recourir aux antibiotiques, pour hâter la croissance. Et on l'a fait sur une vaste échelle. En France, la dose d'antibiotiques tolérée est de 2 grammes pour 100 kilos d'aliments complets, savoir 0,6 de pénicilline et 1,4 de bacitricine. Dans la majorité des cas on ajoute 10 grammes de furazolidone, destinée à prévenir les maladies du poulet : salmonellose et coccidies. On recommande aussi les sulfamides. Depuis deux ans, la terramycine est également agréée.

Les analyses ont prouvé que la chair de la volaille élevée aux antibiotiques est plus belle et plus tendre et que sa saveur n'est pas altérée. Quant à l'action sur le consommateur, elle est pratiquement nulle. Les doses d'antibiotiques restent infinitésimales. Elles ne font que passer dans l'intestin de la bête. Et comme on ne mange pas les entrailles, on peut dire qu'il n'en reste rien dans la chair. La cuisson détruit du reste tous les antibiotiques, autour de 55°.

Enfin, les éleveurs attentifs et consciencieux suppriment les antibiotiques 48 h. avant l'abatage.

Conclusion de l'article :

« Que les ménagères soient donc rassurées. Les poulets en série ne sont pas un danger public. »

On est bien aise de le savoir, mais c'est encore trop que la question ait pu se poser.

X

Position présente de l'Eglise en Inde

La revue *Rythmes du Monde* — 3-4 de 1957 — a consacré toute une série d'études à *L'Inde d'aujourd'hui*. Ne pouvant analyser tous les articles de ce beau numéro, nous nous bornerons à « *Position présente de l'Eglise en Inde* » par Mgr Thomas Pothacamury, archevêque de Bengalore.

Le 1er novembre 1956, la carte de l'Inde fut remise à neuf, avec limites des Etats et territoires groupés selon la race et la langue.

On y compte désormais 562 Etats intégrés, 14 Etats autonomes, 6 Territoires. L'anglais reste la langue commune, jusqu'au jour où l'hindi, offi-

ciellement déclaré « langue nationale », sera suffisamment connu partout.

Or, le 31 octobre, la Commissioon permanente des Evêques de l'Inde clôturait à Bengalore, sa 13e session, qui dura du 26 au 31 octobre 1956.

Rappelons que si le christianisme en Inde remonte à l'apôtre saint Thomas, ce ne fut qu'à partir du XVIe siècle qu'il fit de grands progrès. La Hiérarchie fut établie le 1er septembre 1886, par Léon XIII — Lettre *Humanæ salutis Auctor*.

Ceux qu'on nomme « les Chrétiens de saint Thomas » sont groupés au Malabar — côte sud-ouest de l'Inde. Leur nombre dépasse le million. Ils ont à leur tête 3 archevêques et 6 évêques. Leur liturgie est syrienne. Très attentifs à leur troupeau, les pasteurs de ce groupe montraient peu d'aptitude à se répandre aux alentours. Mais ils accueillirent favorablement les missionnaires venus avec les navigateurs portugais. Les missionnaires ont travaillé dans l'Inde, depuis le début du XVIe siècle. Franciscains, dominicains y furent suivis des jésuites — et surtout François-Xavier — des augustiniens, théatins, carmes, oratoriens, barnabites. En 1534, Goa devint un siège épiscopal, avec juridiction étendue en principe sur toutes les conquêtes futures des Portugais, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'en Chine. Cette particularité entraîna des conflits regrettables entre le Portugal et les Vicaires apostoliques envoyés par le Saint-Siège après la création de la *Propagande*. Le privilège du *Padroado* — ou Patronage, — concédé à Goa, dut être tourné, ce qui n'alla pas sans difficulté. Après la Révolution de 1834 au Portugal, les relations diplomatiques furent rompues avec Rome. La Bulle *Multa præclare* du 24 avril 1838, restreignit la juridiction de Goa au territoire resté aux mains des Portugais, et lui enleva les sièges suffragants de Cochin, Cranganore et Mylapore, qui furent assignés aux Vicaires apostoliques les plus proches. Le dernier accord, sur ce point, avec le Portugal date du 3 mai 1928.

Le domaine dans lequel l'Eglise catholique a accompli le plus bel effort, en dehors de l'apostolat proprement dit, est celui de l'éducation de la jeunesse.

Il faut dire que l'éducation a de la peine à se répandre dans l'Inde moderne. En 1951, on ne comptait que 24,9 % des hommes et 7,8 % des femmes ayant reçu une instruction. La masse des illettrés restait donc de 83,4 %. Mais de 1951 à 1956, le nombre d'enfants allant à l'école entre 6 et 11 ans s'est accru de 50 %.

L'Eglise a largement contribué au progrès de l'instruction dans l'Inde. Nous avons actuellement dans le pays 2.884 écoles primaires, 658 écoles moyennes et 450 écoles secondaires. Nous éduquons 540.528 enfants, dont 382.202 sont catholiques, dans les écoles primaires, — 231.520, dont 119.123 catholiques, dans les écoles moyennes, — 265.365 dont 118.482 catholiques, dans les écoles secondaires. Ajoutons à cela 137 écoles techniques avec 12.670 élèves. Comme on le voit, l'Eglise instruit en Inde largement plus d'un million d'enfants au primaire et secondaire.

On note d'autre part un accroissement important de catholiques dans l'instruction supérieure. En 65 collèges universitaires, l'Eglise éduque 31.985 étudiants, dont 8.016 catholiques.

Nos instituts d'instruction sont extrêmement populaires dans toutes les classes de la nation, et *spécialement dans l'élite non-catholique.* Cette popularité n'est pas due seulement aux résultats heureux des examens académiques, mais bien davantage aux méthodes d'éducation et à la formation morale de la jeunesse.

« On reconnaît que la foi chrétienne est source de vie morale, qu'elle est une force et un stimulant pour consentir aux sacrifices, au don de soi et aux incessants efforts requis par le cadre religieux de ces établissements. »

Il y a un véritable rayonnement de la foi chrétienne, dans la vérité, la bonté et la beauté. Fondés en principe uniquement pour les catholiques, les établissements d'instruction de l'Eglise reçoivent en fait tant de non-catholiques attirés par la perfection de l'éducation, que le pourcentage des élèves catholiques, qui est de 70 % dans les écoles primaires, n'est plus que de 45 % dans les écoles supérieures et de 26 % dans les collèges universitaires.

Il ne s'ensuit pas que toute difficulté ait disparu, pour le maintien de nos élèves dans l'esprit de leur foi. L'archevêque de Bangalore le constate clairement, quand il écrit, après avoir dit la bienfaisance des écoles catholiques :

« Cela ne veut pas dire que nos enfants sont immunisés contre l'influence du sécularisme qui prévaut partout. Ils la rencontrent auprès de leurs camarades, dans la presse, la radio et le cinéma. »

Si l'Eglise joue un rôle apprécié dans le domaine scolaire, son action est encore plus importante dans le domaine social et charitable.

« Nos œuvres de charité, dit l'article, sont appréciées non seulement pour leur bonne organisation et les services qu'elles ne cessent de rendre, mais surtout à cause de l'esprit qui anime ceux qui se penchent sur les pauvres, les infirmes et les malheureux. »

Et l'archevêque cite le cas d'un homme possédant une grande fortune et rendant régulièrement visite à un hôpital pour grands malades et mourants. Chaque fois qu'il venait, il donnait une offrande. A la suite d'une longue absence, il revint et trouva les Sœurs toujours aussi appliquées à leur tâche de dévouement. Il leur dit alors : « Votre religion doit être la véritable, sinon vous n'accompliriez pas ce que vous faites en ce moment. »

Un tel exemple — nullement isolé — prouve bien que la meilleure apologétique n'est pas celle qui est dans les livres, mais dans la vie des vrais chrétiens.

Les œuvres sociales de l'Eglise en Inde sont nombreuses et prospères : 389 orphelinats, avec 8.251 garçons et 15.774 filles, — 400 dispensaires, 70 hôpitaux, avec un total de 3.382 lits, 50 hospices de vieillards, 20 homes pour les pauvres, 9 refuges et 57 crèches.

La plus importante institution sociale du pays est l'*Institute of social Order*, fondé à Poona en 1951, par la Compagnie de Jésus, avec un vaste personnel d'éducateurs et de spécialistes des questions sociales. Cet institut a un organe mensuel :

Social Action, et il a beaucoup fait pour promouvoir l'action sociale. Il a un renom dans toute l'Inde pour la sincérité avec laquelle il a accepté l'idéal de justice sociale du Mahatma Gandhi, enchâssé dans la Constitution.

Cet idéal consiste principalement à réclamer la distribution plus équitable des richesses, la justice des salaires, la protection de la famille, la promotion des classes arriérées, l'harmonie entre les différentes couches sociales.

On notera que l'auteur de l'article évite de prononcer le mot de *castes*. Il est admis cependant que dans toute l'Inde le problème social par excellence est celui des castes. L'Eglise compte sur l'action du temps et sur l'exemple qu'elle a toujours donné, pour la solution de ce très grave problème. Comme le dit fort bien l'archevêque,

« les catholiques entendent s'intéresser concrètement aux problèmes de l'Inde et jouer un rôle de premier plan dans l'œuvre de réforme et de construction nationales. »

Cependant, une certaine anxiété se répandit en milieu chrétien, en avril 1954, par suite de la campagne conduite, en quelques régions, surtout dans le Madhya Pradesch, contre les missionnaires, accusés de vouloir rétablir la suprématie de l'Occident et de poursuivre des buts politiques plutôt que religieux.

Les missionnaires répondirent en créant à leur tour un Comité d'enquête, ayant à sa tête un des magistrats les plus respectés de la Haute-Cour de Nagpur, l'ancien « Chief Justice », M. B. Nyogi. Celui-ci établit un questionnaire destiné à répondre aux 99 chefs d'accusation, dont 94 avaient trait à l'activité missionnaire et 5 aux prétextes pour lesquels on les tracassait. L'Assemblée des Evêques catholiques présenta d'autre part un memorandum au premier ministre du Madhya Pradesch, en juin 1954. La réponse du secrétariat du gouvernement fut très apaisante.

Au total, l'archevêque de Bangalore, estime qu'il n'existe aucune raison de s'alarmer et que la Constitution de l'Inde garantit fermement la liberté de conscience. Il cite des textes tout à fait probants. Le pandit Nehru est très formel. Pour lui « la chrétienté fait partie de l'héritage spirituel de l'Inde et elle a tous les droits à la liberté ». Le Président de la République indienne, le Dr Rajendra Prasad n'est pas moins affirmatif. Si l'affaire des visas qui devenaient plus malaisés à obtenir pour des missionnaires étrangers a ému, comme il fallait s'y attendre, les Eglises indiennes, il semble bien que les choses soient en voie d'arrangement.

Il reste que l'hindouisme favorisé par le prestige de Gandhi et par ses doctrines de large égalité entre les diverses religions oppose à la pénétration chrétienne le poids de la tradition nationale et des habitudes acquises. Il est incontestable qu'il y a dans l'Inde, comme au Japon, de très sérieux obstacles à l'expansion de la foi, mais il faut avoir confiance dans l'avenir. La religion du Christ a pris racine dans l'Inde. Le nombre des catholiques a passé de 768.521 en 1871 à 2.414.768 en 1920, et à 5 millions environ en 1958. L'Eglise compte là-bas 16 archevêchés, 48 évêchés, 7 préfectures apostoliques. Sur 75 membres de l'épiscopat, 11 archevêques et 26 évêques sont du pays, ainsi que 3 auxiliaires et un coadjuteur. Le nombre des prêtres est estimé à 5.835, y compris les 672 de Goa. Les séminaires sont en accroissement constant. La moisson est immense. L'Eglise catholique joue d'ores et déjà un rôle de premier plan dans l'Inde. (Voir aussi *Etudes* d'avril 1958).

XI

La Vestale au nom effacé

Marcelle Heymann nous présente, dans un article très pénétrant, l'histoire de cette Vestale au grand nom qui se convertit au christianisme et se consacra au Seigneur dans la virginité, au IVe siècle.

On sait que les Vestales, instituée par Numa, jouissaient dans Rome de privilèges inouïs. Elles devaient toutefois garder la virginité, sous peine d'être enterrées vives. Elles étaient choisies dans les plus nobles familles et se consacraient au service du temple durant trente ans. Sans entrer dans le détail du ministère des Vestales, on peut y voir l'auxiliaire du génie de l'espèce et de la pérennité de la race :

« Auprès du feu sacré qui représente l'âme même de la cité, sur le Palladium auquel est attachée la fortune de Rome, elles montent une garde perpétuelle dont dépend la prospérité dans la paix, le sort des armes dans la guerre, de la patrie au service de laquelle elles sont vouées par la médiation du culte de Vesta. »

Le visiteur moderne du Forum ne manque pas de méditer sur les ruines du temple de Vesta et des habitations occupées par les Vestales. Il y trouve encore quelques statues des Grandes Vestales, qui étaient les présidentes de groupes. Mais quelques-unes de ces statues sont mutilées, d'autres ont disparu. Ce que l'article de M. Heymann veut évoquer, c'est le cas particulier de cette base de statue de grande Vestale, sur laquelle on remarque que le nom a été volontairement effacé à coups de marteau, ne laissant que le reste de l'inscription et la date de 364. S'agit-il d'une Vestale infidèle à ses vœux ? Bien pis encore.

« La Vestale au nom effacé, c'est Claudia de l'illustre famille des Claudii, descendant de la fameuse tribu sabine — Claudia qui, Grande Vestale en l'année 364 de notre ère, abandonna l'autel de Vesta pour se faire chrétienne ! »

C'est ce crime sans précédent que le collège des prêtres voulut punir en effaçant à jamais le nom de la parjure sacrilège du souvenir des vivants.

En réalité, ce souvenir en a été plutôt fortifié puisque cette Claudia vit encore pour nous dans l'histoire de l'expansion du christianisme à Rome.

Il nous reste deux documents au sujet de sa conversion. Le premier émane du poète chrétien Prudence dont voici le texte :

« Les lumières du Sénat, ces grands personnages qui se réjouissaient d'être flamines ou luperques, baisent maintenant le seuil du temple des apôtres et des martyrs. Le pontife qui porte les bandelettes sacrées est marqué au front du signe de la Croix ; et devant l'autel de saint Laurent, s'agenouille Claudia, la Vestale. »

Dans ce passage Prudence (348-405) glorifie les retentissantes conversions dont son temps a été témoin. Il y relève des sénateurs, des prêtres et pontifes païens, mais il n'a garde d'oublier la Vestale Claudia. Cela prouve à l'évidence que cette conversion avait frappé les contemporains.

D'autre part, Symmaque, si connu comme l'un des derniers défenseurs du paganisme (mort vers 405), parle dans une de ses Lettres, sans la nommer, d'une Vestale qui voulut abandonner son ministère pour se faire chrétienne. Sans nul doute, il doit s'agir de Claudia.

Mais ce qui doit attirer notre attention ici, c'est la date : 364.

Cela nous reporte au lendemain de la mort de Julien l'Apostat. Sous le règne de cet empereur se livra l'une des dernières luttes entre le paganisme et le christianisme. La séduction du paganisme restait grande. Il figurait la joie de vivre, et il ne faut pas seulement entendre par là le culte grossier de la volupté, car ce culte s'acheva souvent en lourde tristesse, mais plus exactement le concept de la beauté naturelle, opposé aux renoncements en apparence inhumains du christianisme. Julien l'Apostat avait essayé de donner au paganisme sa revanche sur les victoires trop éclatantes et trop rapides du christianisme. Il devait mourir en 363, dans une expédition contre les Perses. C'était le temps où Claudia était Vestale à Rome. A la mort de Julien sa tentative de restauration païenne fut arrêtée net.

Parmi les membres de l'aristocratie romaine qui vinrent grossir les rangs des chrétiens on remarquait Sextus Petronius Probus, préfet du prétoire en 365, issu d'une très ancienne famille consulaire qui remontait à Marc Aurèle et chez qui le futur saint Ambroise fréquenta assidûment au cours de sa jeunesse. La femme de ce Probus, Anicia, fit de son palais le centre des œuvres charitables chrétiennes. Citons encore le sénateur Toxatius et son épouse Paula — notre sainte Paule, descendante des Scipions et des Gracques, — Mélanie, petite-fille du consul Marcellus, — Junius Bassus, dont le sarcophage est célèbre et qui était mort en 339 à l'âge de 42 ans.

Or, Claudia, la Vestale, n'était pas de moindre origine. Les Claudii, on l'a vu, revendiquaient une ascendance sabine. Les annalistes romains faisaient remonter à l'an 504 av. J.-C. l'arrivée à Rome de ce noble sabin, accompagné des 25.000 personnes de sa tribu.

Les Claudii avaient maintes fois exercé le consulat dans Rome. Le plus illustre représentant de la famille fut assurément Appius Claudius Cæcus, vers la fin du IV^e^ s. av. J.-C., qui fut censeur en 312, consul deux fois, en 307 et 296, juriste, poète, grammairien, mais également constructeur de travaux publics, puisque son nom reste attaché à la fameuse *via Appia* — la « *regina viarum* » — reine des routes — allant de Rome à Capoue, puis à Brindisi. Mais cet Appius Claudius fut aussi l'un des plus rudes adversaires des revendications de la plèbe, l'un des plus orgueilleux champions des privilèges du patriciat romain.

Et c'est cette lointaine descendante du vieux Romain de l'an 300 av. J.-C., qui en 364 ap. J.-C., — donc à près de 700 ans d'intervalle, — choisit de se faire chrétienne. Sous quelles influences ? Nous l'ignorons.

L'auteur de notre article imagine non sans vraisemblance que notre Claudia, adonnée par son titre de Vestale au culte de la virginité à temps — puisque les vœux de la Vestale ne duraient que 30 ans — put être attirée par le culte de la virginité perpétuelle inscrit au cœur du christianisme par l'exemple impérissable de la Vierge-Mère. On peut supposer avec vraisemblance que Claudia la Vestale fut baptisée en la vigile de Pâques, qui symbolisait si glorieusement le renouveau, et par conséquent cette beauté de la nature que le paganisme épuré prétendait mieux honorer que le christianisme. La liturgie du Samedi Saint, au cours de laquelle avait lieu le baptême, était marquée par le culte du feu pascal. Comment ne pas voir en cela un stade supérieur du culte de Vesta, totalement purifié de tout vestige païen ? Claudia la Vestale, a dû s'émouvoir plus qu'une autre à tous les traits de cette liturgie du cierge pascal.

« Il semble, conclut notre article, que le fait de sa conversion devait suffire pour écrire à jamais dans l'histoire des âmes son nom que l'on croyait avoir pour toujours effacé. Son témoignage demeure au lieu même où s'était écoulée sa vie de prêtresse, pour attester, sur les ruines du paganisme, la foi triomphante au Christ ressuscité. »

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

L. VEREECKE, C. SS. R. — **Conscience morale et loi humaine selon Gabriel Vazquez.** — In-8 de 162 p., 900 fr. — Bibliothèque de théologie, série 2, vol. 4. — Paris, Desclée, 1958.

Les lois humaines obligent-elles en conscience ? Quelle est pour un chrétien la valeur des lois de l'Etat ? La religion chrétienne impose-t-elle le civisme et dans quelles limites ?

Le livre du R. P. Vereecke, professeur à la jeune *Academia Alfonsiana* de Rome et au scolasticat rédemptoriste de Dreux, apporte à ces questions la réponse approfondie d'un théologien du XVI^e^ siècle. Réponse toujours actuelle car elle repose sur les principes immuables de la morale chrétienne et sur l'élucidation des rapports entre Dieu et la société humaine. Si Vasquez exorcise tout « augustinisme politique » sans abandonner pour autant le citoyen à l'arbitraire de l'Etat, c'est qu'il fonde précisément la valeur propre du temporel sur l'autorité de Dieu même. La Renaissance a amené ce que nous appellerions aujourd'hui une « promotion de profane ». Il ne peut plus être question alors de fonder en partie le pouvoir de l'Etat sur une délégation de l'Eglise comme d'aucuns le pensèrent aux XI^e^ et XII^e^ siècles. A la lumière de la doctrine de saint Thomas, de la renaissance du droit romain, peut-être aussi sous l'influence larvée de « légistes » comme Marsile de Padoue, il veut alors marquer les liens qui unissent le droit naturel et le droit positif. Pour Vazquez, l'obéissance au pouvoir civil est un devoir envers Dieu parce qu'elle est une requête de la nature

sociale de l'homme. Il insiste fortement sur le fondement naturel de l'obligation des lois civiles mais sans la couper de Dieu ; seule l'orientation vers le Créateur donne un sens à l'obéissance du citoyen. La loi naturelle qui fonde l'obligation des lois civiles en marque d'ailleurs les limites, car le pouvoir de l'Etat n'est ni arbitraire ni totalitaire. Le bien commun pourra parfois exiger des hommes le sacrifice de leur vie pour la cité terrestre. Mais jamais il ne donnera au législateur le droit de forcer le sanctuaire de la conscience. La loi humaine se tient au niveau des faits et des actes non celui des intentions ou des tendances.

S'il fallut au théologien espagnol une subtilité pénétrante pour tracer un chemin sûr au milieu des idées juridiques de son époque, quelle patience ne faut-il pas à l'historien d'aujourd'hui pour retrouver avec exactitude, par-delà les mutations de vocabulaire, la signification de ces antiques et précieuses analyses ? Il le fait avec une aisance qui satisfera à la fois les techniciens et le grand public.

Ainsi se trouve mis en vedette à la fois un problème de valeur et un théologien trop oublié.

Jules CARLES. — **Vers la conquête de la vie.** — 220 p. (13 × 20), 900 fr. — Paris, Hachette, 1958.

Le R. P. Carles, S. J., est professeur de biologie végétale à l'Institut catholique de Toulouse et maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique. Sa compétence s'est affirmée déjà dans de nombreuses publications scientifiques et son nom n'est pas ignoré des lecteurs des *Etudes*.

Peut-on fabriquer des vivants ? Telle est la question qu'il aborde dans ce nouveau livre. Il fait l'histoire rapide des recherches du passé qui ont peu à peu circonscrit le problème. Il donne avec précision l'état actuel de la question, avant tout au point de vue de la chimie, de la génétique et de la médecine, sans négliger les interférences de la morale et même de la religion dans ces études sur les batraciens de Jean Rostand ou sur les nouvelles espèces de canards suscitées par Benoît et Leroy. Il ouvre enfin d'intéressantes perspectives sur un avenir proche, se demandant ensuite si des progrès très lointains vers lesquels on aspire à se diriger apporteraient à l'humanité de meilleurs résultats, pour le bien et pour le mal, que nos découvertes atomiques actuels.

Le style est celui d'un vulgarisateur de haute classe, mais n'exempte pas le lecteur d'un certain degré de préparation technique ni d'une attention soutenue. On voit par là à quel public cet ouvrage peut convenir : là, on le recommandera sans réserve, pour son actualité, son exactitude et sa profondeur.

J. HEDUIT. — **Catherine de Francheville. Initiatrice et Fondratrice des Retraites de Femmes.** Sa vie (1620-1689), et son œuvre : la Retraite de Vannes. Préface du R. P. G. THERY, O. P. — In-8 de 316 p., 850 fr. (+ 75 fr. de port). — C. c. p. Mlle Germaine Hubert, Crec'h-Avel, Lannion (C.-du-N.). Rennes 1283-28.

Lese retraites fermées de femmes, aussi bien que celles d'hommes, sont entrées dans les mœurs. Au XVIIe s., c'était une innovation qui souleva l'indignation publique. Comment pouvait-on tolérer des assemblées de femmes qui ne fussent pas protégées par des grilles : grille au parloir, grille à la chapelle, tout comme pour les moniales ?

L'un des mérites, entre bien d'autres, de la sainte Fondatrice, appelée providentiellement à cette œuvre salutaire, fut d'avancer contre vents et marées vers son but : d'abord la fondation de la Maison de Retraite de Vannes, puis de la Communauté des Filles de la Sainte Vierge de la Retraite, celle-ci destinée à développer et perpétuer celle-là. Elle s'y était longuement préparée par une intense charité et d'extraordinaires pénitences et mortifications, guidée et soutenue par un jésuite éclairé, le P. Adrien Daran, un rescapé du massacre de la mission huronne où périrent glorieusement les saints Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons martyrs.

Les PP. Jésuites et Catherine de Francheville font d'abord des retraites itinérantes où « l'on reconnaît que les paisannes ne sont pas moins capables des retraites que les bourgeoises et les Dames de qualité. » La Maison est bâtie. On y accourt en foule. En 4 ans, 5.000 personnes y ont suivi la retraite de 8 jours. On y compte « cent septante et trois » femmes et jeunes filles, en 1678 une retraite de « deux cens moins une » et en 1680, 412. Les résultats sont excellents. On présente images et peintures morales et, le soir, des tableaux lumineux qui évoquent la Passion de Notre-Seigneur. La récitation du Rosaire revêt des formes particulières et variées : il y a le chapelet du cœur, le chapelet de Notre-Seigneur, le chapelet royal, le chapelet catholique, le chapelet d'actes... il n'y a que l'embarras du choix. Un Acte d'hommages à la Sainte Vierge « la reconnaît pour Reine de l'univers... et se déclare prêt à défendre envers et contre tous que sa Conception a été sainte et immaculée ». Après la retraite, des Congrégations mariales groupent les anciennes retraitantes de la même ville.

« Aujourd'hui, remarque le R. P. Théry, les Retraites données aux femmes sont totalement et exclusivement dirigées par des prêtres. Les religieuses ne sont plus que des hospitalières ; on ne leur laisse aucune initiative religieuse, aucun autre apostolat, si ce n'est celui de l'exemple... Cette formule moderne correspond-elle vraiment aux méthodes authentiques de l'A. C. ? Ne marque-t-elle pas, au contraire, un affaiblissement d'énergie ? On ne manque cependant pas de religieuses instruites capables de préparer les âmes à la réception de la grâce. En comparant les méthodes dictées par Catherine de Francheville à sa Communauté aux méthodes actuelles, je ne puis m'empêcher de constater que sur ce point le XVIIe siècle était singulièrement en avance sur notre époque, et que le clergé accordait aux religieuses une confiance apostolique qu'aujourd'hui il leur refuse généralement. » L'histoire fort instructive de Catherine et de son œuvre s'achève par celle de la dispersion à la Révolution et de la restauration de l'Œuvre au XIXe siècle.

Ainsi est mise à la portée du grand public une documentation importante réunie par le R. P. Théry et imprimée en deux forts volumes par Mame en 1957.

S. Em. le cardinal GRENTE, de l'Académie française, archevêque-évêque du Mans. — **Œuvres Oratoires et Pastorales. T. XI.** — In-8 de 236 p. Paris, Bonne Presse, 1957.

Ce « florilège » réunit des discours de circonstance, en particulier le panégyrique du Bienh. Pie X. prononcé à Notre-Dame de Paris le 16 octobre 1951, et ceux qui furent prononcés à Rome et en France à l'occasion de l'élévation au cardinalat de l'éminent archevêque, académicien.

Relevons sous la plume de S. S. Pie XII cet éloge de S. Bernard : « Il fut l'oracle de son temps et le chevalier servant de Marie : l'Eglise et la France n'en seront jamais assez fières » ; et ses paroles à des universitaires français : « Comme votre langue est bien faite pour revêtir la vérité d'un manteau de lumière et de beauté ! On la dit souvent claire, forte et savoureuse Ce n'est pas qu'elle se livre telle aisément. Elle ne se laisse conquérir et manier qu'au prix de longs

et courageux efforts. « Semblable, dit Joseph de Maistre, à l'acier, le plus intraitable des métaux, mais celui de tous qui reçoit le plus beau poli, lorsque l'art est parvenu à le dompter, la langue française, traitée et dominée par les véritables artistes, reçoit, entre leurs mains, les formes les plus durables et les plus brillantes. »

De cet éloge le présent volume est, avec ceux qui l'ont précédé, l'éclatante illustration.

Alfred FABRE-LUCE. — Ce qui est écrit en nous. — In-8 de 216 p., 450 fr. — Paris, Domat. 1957.

Ce livre se présente comme un apologétique. Dans une 1re partie, l'auteur pourchasse les « idoles » : superstition, marxisme, existentialisme, scientisme, évolutionnisme, optimisme systématique. Dans un 2e il s'efforce d'explorer les ressources profondes et mystérieuses de l'homme, et de prouver qu'il y a « une certaine parenté entre le moi et Dieu » (p. 137). Reste à parvenir jusqu'au catholicisme : c'est l'objet de la 3e partie.

Pour faciliter aux esprits bien disposés l'acceptation du catholicisme, l'auteur leur propose sa propre conception, qui est évidemment apparentée au modernisme (cf. p. 181 à 184). On s'en doutait depuis le début du livre. A chaque fois qu'il était question d'une démonstration de l'existence de Dieu, l'auteur la rejetait (cf. p. 10, 11, 13, 129, 130, 138, etc.). Il professe un catholicisme invertébré où le dogme a moins d'importance que jadis (p. 138), où l'on peut accueillir les incroyants dès là qu'ils éprouvent l'inquiétude religieuse (p. 177-178), même s'ils doutent de la valeur des miracles (p. 180, 190), même s'ils « considèrent le Credo symboliquement » (p. 181), même si pour eux le Christ ressuscité n'est qu' « un souvenir moteur et hallucinant » (p. 188), vu que sa résurrection, telle qu'on la présente habituellement, est un « tour de fakir » (p. 189).

Quels sont donc, d'après l'A., les deux critères essentiels de la foi ? 1° « une certaine union personnelle avec le Christ » (p. 199), union sentimentale qui n'a pas besoin de « système » intellectuel (p. 200) ; 2° « si chacun de nous a le droit — j'allais dire le devoir — de mesurer ses affirmations dogmatiques, son usage des sacrements aux nuances de sa conviction et de sa piété intimes, il ne doit pas chercher à ériger celles-ci en règle universelle » (p. 204). Dans ce domaine, il faut laisser le Saint-Père « établir entre les interprétations du christianisme une moyenne propre à maintenir l'unité de l'Eglise » (ib.).

Ces citations suffisent pour faire comprendre à nos abonnés qu'ils n'ont pas à recommander cet ouvrage aux fidèles.

Reinhold SCHNEIDER. — Pensées de paix, traduit par l'abbé R. Virrion. — (13 × 19), 128 p., 480 fr. — Mulhouse, Editions Salvator, 1957.

Reinhold Schneider, né en 1903 à Baden-Baden, d'une famille protestante se convertit au catholicisme. Historien, poète, dramaturge, il chercha toujours à exprimer son idéal religieux et moral. Suspect et accusé de défaitisme, il fut en butte aux persécutions des Nazis.

Cependant ses écrits se répandaient clandestinement et maintenaient le message d'une volonté de charité et de foi, contrastant violemment avec l'évangile de *Mein Kampf*. Il en a réuni plusieurs ici en y en ajoutant d'autres, rédigés au moment de l'effondrement allemand de 1945.

Il y a quelque chose de profondément religieux et même de mystique dans ces pages. On ne s'étonnera pas non plus d'y trouver l'expression d'une certaine mélancolie qui néanmoins se veut constructive comme dans le chapitre « La mort, royaume de la paix » et « L'enfance, souvenir réconfortant ». La méditation « Daniel dans la fosse aux lions » est poignante ; sa détermination d'opposer le bien au mal ; l'A. montre et prêche un devoir de présence au monde, présence active de l'*agapè* qui crée le bien autour d'elle et jusqu'en déceler la présence virtuelle chez l'adversaire.

M. l'abbé Virrion a fort bien rendu en français ces textes si denses. Il ouvre ainsi l'accès à des écrits qui seront l'occasion pour chacun de revoir sa position dans « la lutte pour la vie » et permettront de connaître un aspect, disons : nouveau, de la pensée allemande.

Jacques DELESALLE. — Cet étrange secret. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu. — 320 p. (14 × 22)., 1.200 fr. — Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

L'idée principale de l'auteur a été de découvrir chez un groupe représentatif de « romanciers » contemporains, la hantise plus ou moins consciente du problème de Dieu. Pour cela il analyse avec une grande pénétration des œuvres de Dotoïevski, Kafka, Bernanos, Graham Greene, Gide, Giraudoux, Anouilh, Romain, Malraux, Kœstler. Mais sentant bien que, sur de pareils sujets, les idées des littérateurs sont en étroite liaison et dépendance à l'égard des positions prises par les philosophes vivant à la même époque, l'auteur, dans une seconde partie rappelle les thèses et l'influence du christianisme en général, puis celles de Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Kant, Hegel, Kierkegaard, Nietzsche, Jaspers et G. Marcel.

D. conclut ainsi : L'existentialisme, dans une de ses formes, va beaucoup trop loin : « il rejette la raison ». Nous pensons qu'il a tort et qu'il est impossible de confondre la raison avec le rationalisme qui a tant contribué à la discréditer. Si la volonté est, comme nous le croyons, ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, elle ne peut être indépendante de l'intelligence. Seulement elle est libre de la chercher en Dieu ou dans le monde. Mais une chose est sûre : l'homme a pris conscience de sa liberté et pour définir ses rapports avec Dieu (qu'il le refuse ou qu'il l'invoque) il préfère se passer de la raison. Le *problème de Dieu* a changé de sens : il n'est plus théorique, mais existentiel » (p. 313-314).

Le cheminement sinueux des phrases qu'on vient de lire peut être vrai historiquement, en ce sens qu'il exprime l'état *actuel* des positions prises par certains littérateurs et certains philosophes. Nos lecteurs savent assez qu'il est inadéquat à la réalité du « problème de Dieu ».

Par sa nature, ce problème ne relève pas d'une option libre, mais comme l'enseignent le Concile du Vatican et saint Pie X, d'une « connaissance certaine » et même d'une « démonstration » faite à la « lumière naturelle de la raison » remontant « des effets à leur cause » (cf. Denz., n. 1806 et 2145). Ils prendront connaissance des positions littéraires et philosophiques de leurs contemporains, bien décrites dans ce livre ; mais ils se garderont soigneusement de les regarder comme des vérités acquises auxquelles il leur serait loisible ou utile de conformer leur propre pensée.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 junii 1958

G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)